



HAL
open science

La chute des corps : le “ coup de dés ” de Jean-Luc Nancy

Grossman Evelyne

► **To cite this version:**

Grossman Evelyne. La chute des corps : le “ coup de dés ” de Jean-Luc Nancy. D. Cohen Levinas, G. Berkman. Figures du dehors ; autour de Jean-Luc Nancy, éd. Cécile Default, 2012. halshs-01421464

HAL Id: halshs-01421464

<https://shs.hal.science/halshs-01421464>

Submitted on 22 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La chute des corps : le « coup de dés » de Jean-Luc Nancy¹

Evelyne Grossman

« ♦ Si le désastre signifie être séparé de l'étoile (le déclin qui marque l'égarement lorsque s'est interrompu le rapport avec le hasard d'en haut), il indique la chute sous la nécessité désastreuse. [...] Le désastre ne nous regarde pas, il est l'illimité sans regard, ce qui ne peut se mesurer en terme d'échec ni comme la perte pure et simple. »
Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*

La consigne qui fut donnée à certains d'entre nous était donc, au sein de l'atelier de cette fin d'après-midi (chute du jour, déclin de l'écoute, lassitude de tant de mots déjà entendus), de parler durant un quart d'heure d'un texte de Jean-Luc Nancy – gageure assez dérisoire parmi ce trop-plein de communications venues de toutes parts, mais que j'ai acceptée immédiatement avec reconnaissance ... reconnaissance à Jean-Luc Nancy. Et d'abord pour *Corpus*, un des textes qui m'accompagne depuis longtemps et que j'ai à nouveau évoqué cette année avec les participants de mon séminaire à l'université Paris Diderot – séminaire qui portait justement sur « Corps, affect, écriture ».

J'ai donc pris presque au hasard, sans réellement choisir (disons : un *coup de dés...*), une page de *Corpus*, celle où est évoquée au tout début du livre la pesanteur des corps et les Champs de Cinabre, les lois de la gravitation et l'Océan des Souffles... Pas même un feuillet, à dire vrai, à peine quelques segments disloqués dans l'espace d'une page dont j'essaierai de parler. Plus que cette consigne, un conseil que nous suggère avec la bienveillance qu'on lui connaît, Jean-Luc Nancy : ne pas chercher à s'appropriier le corps du sens mais affirmer la « dis-location », « l'effraction disséminée », « partout le capricieux désassemblage de ce qui ferait l'assomption d'un corps² ». *Ceci est donc* une lecture en fragments et touches dispersées.

Immédiatement cette question : de quoi parle Jean-Luc Nancy dans *Corpus* ? De l'invention du corps en Occident. Certes. Mais du corps comme corps, ou du corps comme texte ? du mot ou de la chose ? *Corpus* est d'abord une réflexion, comme l'on sait, sur un mot. Premiers mots du livre, cette « parole rituelle » qu'il réitère à l'ouverture : « *Hoc est enim corpus meum* ». Formule théologique, celle de l'Eucharistie, corps « présentifié de l'Absent », comme il l'écrit (C, 8). Mais Qui est ici absent ? et qui écrit ? ou excrit ? Quel est le sujet de cette énonciation, de cette Annonce ? Comment, pour reprendre ses mots, s'*adresser* au corps ? et le corps de qui ? Est-ce qu'on peut sans risque, parler *sur*, parler *après*, parler dans l'espace (ou l'espacement) de cette parole théologique ? Quelle langue inventer (quelle syntaxe, quel discours) à la suite de cette « parole rituelle » ou pour en sortir (s'il s'agit d'en sortir) ? *Corpus* est d'abord cette hésitation, cet écart d'un phonème entre *corpus* [y] et *corp*

¹ Ce texte fut à l'origine une intervention lors du colloque « Figures du dehors ; autour de Jean-Luc Nancy », dir. D. Cohen Levinas, G. Berkman, éd. Cécile Defaut, Nantes, 2012

² *Corpus*, Métailié, 1992, rééd. 2000, p.33. Dorénavant abrégé en C, suivi de la page.

[u], entre le *texte* [korpys] et le *corps* [korpys] ; mot imprononçable donc, silencieusement dissocié, marqué déjà peut-être par cet écart, cet espacement dont parle Jean-Luc Nancy et qui ne peut alors que s'écrire, ou plutôt *s'excrire*, comme il dit. « Le corps est la certitude sidérée mise en éclats », dit-il (C, 9).

Autre question, sur notre bord à nous, lecteurs de Jean-Luc Nancy : comment lit-on une écriture ? Question pour moi fondamentale. Comment une lecture peut-elle *s'espacer*, comme le veut Nancy, autrement que dans les blancs, les silences rythmés ? Faut-il lire *Corpus* comme le *Coups de dés* de Mallarmé, ce poème-partition qui, aux dires du poète lui-même, devait prendre « une allure de constellation » ; texte « spacieux », dit Jean-François Lyotard du *Coup de dés*. Qu'attendait Mallarmé d'un lecteur présumé non « ingénu » auquel pourtant il destine le 4 mai 1897 une « observation relative au poème » invitant à apprendre un mode différent du lire ? Pour aborder le *Coup de dés*, le lecteur devra donc, écrit Mallarmé, « appliquer un regard aux premiers mots du Poème pour que de suivants, disposés comme ils sont, l'amènent aux derniers, le tout sans nouveauté qu'un espacement de la lecture³ ». Il ne s'agit pas, précise-t-il encore, de transgresser la mesure du vers mais de la *dispenser*⁴. Le poème, on s'en souvient, évoque un ciel constellé et le gouffre des flots, les voiles et vagues de pages espacées. Chute des mots et des dés, lancés « du fond d'un naufrage » et qui déclinent sur la page, de gauche à droite, transversalement : « sous une inclinaison / plane désespérément / d'aile / la sienne / par / avance retombée d'un mal à dresser le vol⁵ ». Et Jean-Luc Nancy, comme en écho répété de loin en loin : « Précipité de très haut [...]. Corps immanquablement *désastreux* : éclipse et tombée froide des corps célestes » (C 10). Toute naissance est cette chute répétée, redit Nancy. En résonance encore, ce vers de Mallarmé dont le leitmotiv rythme aussi, on s'en souvient, tant de textes de Beckett : « Calme bloc ici-bas chu d'un *désastre* obscur » (*Tombeau d'Edgar Poe*).

Qu'est-ce qu'un *désastre* ? La chute d'un astre, comme l'on sait. Relisons alors le début de cette page de *Corpus* :

« Si l'Occident est une chute, comme le veut son nom, le corps est le dernier poids, l'extrémité du poids qui bascule dans cette chute. Le corps *est* la pesanteur. Les lois de la gravitation concernent les *corps* dans l'espace. Mais tout d'abord, le corps pèse en lui-même : il est descendu en lui-même, sous la loi de cette gravité propre qui l'a poussé jusqu'en ce point où il se confond avec sa charge. C'est-à-dire avec son épaisseur de mur de prison, ou avec sa masse de terre tassée dans le tombeau, ou bien avec sa lourdeur poisseuse de défroque, et pour finir, avec son poids spécifique d'eau et d'os – mais toujours, mais d'abord en charge de sa chute, tombé de quelque éther, cheval noir, mauvais cheval. » (C, 10)

L'Occident est donc une chute, un *accident* (de *occidere* : tomber). Il est non seulement le lieu où le soleil décline et se couche (l'Occident, le « Couchant du Temps », disait Hölderlin), mais comme par prédestination nominale, le lieu où s'est inventée cette chute infinie des corps : déclin, déclinaison, *clinamen*. C'est dans un matérialisme rigoureux que s'énonce ceci : le corps est d'abord élément d'une physique qui décline ses lois : pesanteur, attraction, gravitation. Gravitation mais aussi *gravité* des corps (le sévérité, la *force*

³ Préface au *Coup de dés*, *Œuvres complètes*, éd. H. Mondor, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1945, p. 455.

⁴ « Les "blancs", en effet, assument l'importance, frappent d'abord ; la versification en exigea, comme silence alentour, ordinairement, au point qu'un morceau, lyrique ou de peu de pieds, occupe, au milieu, le tiers environ du feuillet : je ne transgresse cette mesure, seulement la disperse. » (*Ibid.*)

⁵ *Ibid.*, p. 460-461.

de la loi) et encore, comme en sourdine, le corps *gravide* (« il est descendu en lui-même, sous la loi de cette gravité propre qui l'a poussé jusqu'en ce point où il se confond avec sa charge ») : corps engrossé et qui pèse (de *gravidus*, « chargé », dérivé de *gravis*, « lourd »), poids du corps enceint de lui-même, qui tombe de lui⁶ et se met au monde. Toute naissance est une chute, répètent les textes sacrés. Corpus théologique ? Non le Christ « descendu » sur la terre ... mais le corps, « descendu en lui-même ». Corps-matière, corps-masse, densité compacte et sonore qui passe dans le *corpus* écrit : « épaisseur ... masse de terre tassée dans le tombeau ... lourdeur poisseuse... ». Corps-tombe du *Cratyle* ressuscité, *sôma-sêma*. Corps tombeau, tombé, mauvais sort (« cheval noir, mauvais cheval »), associations d'idées et de sons, force d'attraction des corps et des mots, langue qui trébuche, *lapsus* et rire final.

Facétieuse transfiguration de la Chute : « Précipité de très haut, par le Très-Haut lui-même, dans la fausseté des sens, dans la malignité du péché. . [...] Aurions-nous inventé le ciel dans le seul but d'en faire déchoir les corps ? » (C, 10). Jet de corps lancés au hasard dans l'éther par le Tout-Puissant. La Création ? Un coup de dés. Chute de l'homme ou de Dieu ? Déjà chez Blanchot, ironiquement métamorphosé en insecte kafkaïen, le Très-Haut tombe et déchoit : poussière noire écrasée sur le sol, aplati, balayé⁷. Dérisoire, risible. Rire sardonique de Lautréamont, peignant le cheveu-pénis tombé du crâne de Dieu, le Tout-Impuissant, au Chant troisième de *Maldoror*... Certes, Jacques Derrida a raison de suivre dans les textes de Nancy (*Ego sum, Corpus, Être singulier pluriel*, d'autres encore...) toute une pensée de l'expulsion, ex-expression, « ex-crétion au dehors » qui rejoint à bien des égards la pensée heideggerienne de la *Geworfenheit*⁸. Sans doute, en effet, tout ceci résonne-t-il dans le jet de dés nancéen. Est-il sûr pourtant que l'ex-istence s'entende chez lui, comme chez Heidegger, non pas naturellement comme chute hors d'un état originel (Heidegger, comme l'on sait, y insiste) mais comme expérience fondamentale de l'être-jeté et de la déchéance (*Verfallen*) ? L'angoisse qu'évoque Nancy (« “ Le corps ” est notre angoisse mise à nu ») est d'un autre ordre, me semble-t-il, que le souci heideggerien, et son coup de dés renvoie à mes yeux davantage à la légèreté héraclitéenne de l'*aiôn* : la vie est un enfant qui joue, nous sommes les dés que lance le ciel⁹.

Soit donc la chute des corps, chute pensée comme pesante (« et le corps *doit* toucher terre ») et légère à la fois. Corps irréductiblement matière, grain de poussière et grain de lumière. Ou encore ceci : « Corps comme un bout d'os, comme un caillou, un grave, un gravier qui tombe à pic » (C, 21) . Comment mieux dire ? Qui tombe à pic : chute, précipice, accident ... retour à l'Occident. Mais aussi, hasard chanceux de ce qui tombe « à pic », coup de dés réussi. Chute heureuse de ce qui n'est plus ni « chute » ni déchéance : *felix culpa*, comme le répète Joyce dans *Finnegans Wake*, après Saint Augustin. *Hystérie joyeuse*, dit encore Nancy : non le corps bloqué de la sur-signifiante crispée mais le corps ouvert, *hors-lieu* (C, 22-23).

Question, pour finir : de ceci, comment inventer l'écriture ? *Corpus* n'est pas un poème ni ne relève de cette énonciation liturgique et rituelle, rythmée de formules, qu'évoque

⁶ Au plus profond de son délire religieux, Antonin Artaud écrit en 1945 à Rodez : « Celui que je suis n'a jamais désiré avoir d'enfant qui tombe de lui ou sorte de lui comme dans l'enfantement des hommes... » (*Œuvres complètes*, éd. Paule Thévenin, tome XV, p. 65).

⁷ Maurice Blanchot, *le Très-Haut*, Gallimard, 1948, rééd. L'Imaginaire, p. 239-241.

⁸ *Le toucher*, Jean-Luc Nancy, Galilée, 2000, p. 39-40.

⁹ Consulté sur ce point, Jean-Luc Nancy commente avec humour : « en effet je pense que la *Geworfenheit* de Heidegger doit être moins "balancée à terre" que jetée comme un dé (*Würfel*) ; après tout, vous pourriez parler de *Gewürfelheit* ! ».

l'*incipit* du livre. C'est pourtant aussi sous ce signe ou sur ce bord que Jean-Luc Nancy médite la répétition du coup de dés des corps.

« *Hoc est enim corpus meum* : nous provenons d'une culture dans laquelle cette parole rituelle aura été prononcée, inlassablement, par des millions d'officiants de millions de cultes. Dans cette culture, tous la (re)connaissent, qu'ils soient ou non chrétiens. [...] Elle est peut-être, dans l'espace de nos phrases, la répétition par excellence, jusqu'à l'obsession [...]» (C, 7)

Comment donc, du culte à la culture, réinventer non pas une écriture qui prenne corps et s'incarne (fantasme chrétien) mais une *exécriture* qui touche le corps ? Comment autrement dit, ne pas *écrire* le corps mais s'adresser à lui, le *toucher* sur son bord externe, cette limite où il est « corps-dehors ». Coup de dés là encore, pari que lance Jean-Luc Nancy : « Il faudrait donc un *corpus*. Discours inquiet, syntaxe casuelle, déclinaison d'occurrences. *Clinamen*, prose inclinée vers l'accident, fragile, fractale » (C, 49). *Corpus* serait donc cette tentative : une exécriture hors dualisme qui n'oppose plus corpus [u] et corpus [y], corps et texte, mais qui tienne cette gageure d'une ontologie du corps comme « excription de l'être ». Corps-texte, *cortex* comme corpus, corps-psyché, *corps sans organes* de la pensée : « un corpuscule du cortex ... un gramme de pensée » (C, 101).

« Le cortex n'est pas un organe, c'est ce corpus de points, de pointes, de traces, gravures, rayures, lignes, plis, traits, incisions, scissions, décisions, lettres, chiffres, figures, écritures engrammées les unes dans les autres, déliées les unes des autres, lisses et striées, planes et granuleuses. Corpus des grains de la pensée en corps – ni “corps pensant” ni “corps parlant” –, granit du cortex, égrènement d'expérience » (C, 102).

Profonde et difficile pensée que nous commençons à peine à entrevoir, la philosophie serait pour Jean-Luc Nancy « désir d'un corps ». Il faudrait, disait-il dans un entretien récent, « redonner au *philein* toute la charge d'*Eros* que Platon aurait dû y avoir placée une fois pour toutes. Ce qu'il en est de la *sophia* ne peut que venir ensuite, et dans la dépendance de cette érotique, de ce goût (*philia*) au sens de désir, de penchant voire de pulsion qui seul fait droit à l'exigence de penser. La *sophia* ne peut être qu'un « objet de désir », c'est-à-dire un « sujet » par qui le désir est suscité : un corps¹⁰ ».

¹⁰ Entretien avec Jean-Luc Nancy, *Rue Descartes*, n° 64, PUF, 2009.